NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

111 N° 4 1989

L'enseignement théologique au Collège Jésuite de Louvain. Louvain 1838 - Bruxelles 1988

Camille DUMONT (s.j.)

p. 556 - 576

https://www.nrt.be/es/articulos/l-enseignement-theologique-au-college-jesuite-de-louvain-louvain-1838-bruxelles-1988-131

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'enseignement théologique au Collège Jésuite de Louvain

Louvain 1838 - Bruxelles 1988

Les pages qui suivent sont un écho de la séance organisée par l'Institut d'Études Théologiques de Bruxelles, lors de sa rentrée académique 1988-1989. L'intention s'était manifestée de ne pas laisser tomber dans l'oubli la fondation du *Collegium Lovaniense S.J.*, voici cent cinquante ans. C'est ainsi que fut rappelé le souvenir de cette institution, et son histoire évoquée à grands traits.

On sait que, par certains de ses membres, la communauté jésuite du *Collegium* exerçait diverses formes d'apostolat direct. On omettra cependant ici le détail des activités pastorales exercées en ville par les Pères du collège, ainsi que les relations qu'ils entretenaient avec la population louvaniste, comme avec les professeurs ou étudiants de l'Université.

Il sera traité exclusivement de l'enseignement de la théologie. Le lecteur s'apercevra que l'évolution générale des sciences sacrées, durant ce siècle et demi, avait ses répercussions très sensibles sur la vie d'un scolasticat destiné simplement à former de futurs prêtres à leur mission. Le *Collegium* des jésuites de Louvain ne représente qu'un tout petit territoire à l'intérieur du vaste monde catholique. Mais, vue par le petit bout de la lorgnette, on constate que la figure de ce séminaire sans prétention reproduit, selon sa mesure, le grand dessein auquel travaillent tous les membres de l'Église. Se rendre compte de cela fait sans doute l'intérêt des travaux d'histoire régionale.

Introduction

Un collège théologique n'invente pas ses programmes. Il suit le rythme d'un mouvement plus large, dont il n'est que l'un des témoins en un lieu donné. C'est ce petit monde dans un univers plus vaste qu'il nous faut décrire maintenant.

Lectio, quaestio, praedicatio

Il nous a paru convenable de fixer les points de repère initiaux en les plaçant sous la triple dénomination latine de *lectio, quaestio, praedicatio.* Ces trois termes renvoient directement à l'expression la plus adéquate de l'exercice de la théologie au temps de la grande Scolastique.

Au point de départ, il y a toujours la *lettre* de l'Écriture Sainte; l'intelligence creuse le sens en le *questionnant,* non pour s'arrêter à la conclusion théologique en elle-même, mais pour l'édification de la foi par la *prédication* nourrie de prière contemplative.

Il en allait de même pour l'acquisition des grades académiques. Après le passage par la Faculté des Arts, on devenait d'abord bachelie *scripturaire,* puis bachelier *sententiaire* et, seulement alors, on accédait au doctorat, qui donnait licence d'*enseigner et de prêcher.*

Où en sommes-nous donc quand on restaure les études théologiques dans la Province jésuite belge en 1834? Depuis belle lurette, la *lectio* des Saintes Écritures n'est plus la base originale de l'enseignement. Il en reste seulement une butte-témoin: midi et soir, au début du repas, on écoute en silence cinq ou six versets de la Bible selon le texte continu. À ce rythme, même en omettant le Lévitique et les passages scabreux, il fallait quinze ans pour passer de la Genèse à l'Apocalypse. Comme la barrette, dérivée du capuchon, dont on se couvrait obligatoirement la tête pour manger, c'était là un reste de l'antique tradition monastique.

En fait, depuis l'époque individualiste de la Renaissance, avec l'éclatement des disciplines théologiques, la *lectio divina* était devenue la méditation individuelle du matin. Capable certes de nourrir la piété personnelle — les manuels de méditation recommandés la rendaient pourtant assez fondamentaliste et moralisante —, elle n'exerçait aucun retentissement direct sur l'étude de la théologie comme approfondissement de la parole de Dieu.

Restaient donc la *quaestio* et la *praedicatio.* À Louvain la prédication avait-elle un lien intrinsèque avec l'enseignement de la théologie? Cela dépendait sans doute de la conception et de la spiritualité de chacun. À parcourir les *Litterae annuae* ou Annales du Collège, on s'aperçoit bien que, si l'on y parle assez peu de théologie, on y met pourtant en vedette le «Grand Acte» public, une solennelle défense de thèses, qui attire le monde et remporte grand succès. Mais quand le narrateur s'étend ensuite sur les activités pastorales (congrégations mariales, prédication dans l'église, catéchismes aux

pauvres, retraites et récollections sacerdotales, etc.), il ne montre jamais comment ces deux pôles de la vie se rejoignaient: la question disputée et la prédication ne paraissent pas constituer une unité organique.

Bref, la méthode théologique dans sa quintessence, c'est la *quaestio* en tant que telle. Le professeur, qui en l'occurrence est un *lector*, l'expose en ses tenants et aboutissants (*status quaestionis*); puis on la débat en groupes appelés «cercles» de *disputatio* hebdomadaire ou mensuelle. Comment cette méthode évoluera-t-elle? Comme on s'en doute, le *Collegium Lovaniense* suit le mouvement universel, il est en outre stimulé d'un côté par la Faculté universitaire toute voisine, et de l'autre par ses propres crises internes. Pour ce qui concerne la théologie, il est permis, pensons-nous, de résumer l'évolution de la manière suivante: — une première étape marque la découverte du sens critique de l'histoire; — au début de ce XX^e siècle, s'établit une situation d'équilibre entre théologie positive et spéculative; — enfin une étape nouvelle se dessine vers les années 1940; on recherche l'axe fondamental capable de refaire l'unité de la théologie. Nous décrirons ainsi trois périodes avec leur aboutissement actuel.

I. - Vers la redécouverte de l'histoire

1. *Heurs et malheurs de la «quaestio»*

Les encyclopédies historiques dénigrent couramment l'enseignement de la théologie spéculative au XIX^e siècle, en raison de son engourdissement dans une méthode scolastique figée[1]. La *quaestio*, il est vrai, ainsi que la *disputatio*, qui l'approfondissait par l'échange avec des adversaires réels ou supposés, formaient le reste d'une tradition dont on avait perdu le sens. À ce titre, son usage unilatéral était certainement abusif. Comment gardait-elle encore tout son éclat dans les théologats?

D'abord la *quaestio* se légitimait à partir de l'argument qui la considérait comme la seule voie vraiment «scientifique» de la théologie. L'histoire, pensait-on, se contente de dire le «comment»,

1. P.ex., le P. Ch. BOYER, art. *Passaglia*, dans *DTC*, XI, 2, col. 2208, pour mettre en évidence la nouveauté de l'enseignement de Passaglia à Rome, situe le contexte à «une époque où les études théologiques manquaient d'étendue et de profondeur, où la connaissance des Pères était peu répandue, où le dogme était exposé sans rigueur scientifique».

de manière empirique, tandis que la question, développée en forme scolastique, manifeste le «pourquoi» et fournit par déduction les raisons nécessaires et les conclusions. Le dernier grand «scolastique» du Collège de Louvain, le P. De San (1832-1904), écrit sans broncher que seule la théologie spéculative est «scientialis»[2]. C'était lui donner son véritable titre à l'existence.

De plus, et par voie de conséquence formelle, la méthode spéculative de la question offre deux avantages, puisque le processus scientifique règne souverainement au plan de l'universel. Premièrement, avec la *quaestio,* le problème de l'inculturation ne se pose pas. Le sens commun étant la chose la plus universellement répandue, les professeurs sont tous interchangeables. Que vienne à Louvain un Romain, un Napolitain, un Piémontais, un Autrichien ou un Suisse, cela ne pose aucun problème: le «terrain de sport» (la *palaestra,* comme disent les notices) a partout les mêmes mesures; les règles du jeu sont identiques et le latin est une langue commune. La perspective changera complètement lorsque les Pères arriveront dans la mission de l'Inde en 1859.

En second lieu, la *quaestio* n'exige pas de spécialisation fort poussée. On ne s'étonnera donc pas que le tout premier professeur de dogme en Belgique ait été le P. Wiere, l'homme qui, au collège de Fribourg, en Suisse, s'était acquis une célébrité comme mathématicien et physicien, au point que la population demanda expressément au P. Provincial de le garder. Le P. Wiere inaugura les cours de théologie à Gand en 1834, puis rejoignit Louvain et y enseigna le dogme jusqu'à sa mort en 1850. En fait, l'étudiant de 4e année qui soutient, cinq heures durant, la défense du «Grand Acte», devant une galerie d'évêques, de supérieurs et de professeurs d'université, donne la preuve de ses capacités d'enseigner. Tel fut le mode de recrutement des professeurs aussi longtemps qu'on ne les obligea pas à conquérir des grades universitaires.

Mais l'extrême formalisation entraîne aussi ses inconvénients. Apparemment la méthode exige uniquement une «tête bien faite» plutôt qu'une «tête bien pleine» — slogan présenté souvent comme typique de la pédagogie des jésuites. Mais tous ne sont pas également doués pour les jeux de la spéculation. Aussi la formation des prêtres

2. L. DE SAN, S.J., *Tractatus de Deo uno,* Tomus prior, Lovanii, Peeters, 1894, p. 17-19: La positive argumente «ex auctoritate» et dit seulement le «an est»; elle se cantonne à peu près uniquement (*ferme unice*) dans l'ordre des faits. En revanche, la spéculative «imprimit doctrinae divinitus revelatae formam scientiae»; elle est un «processus scientialis» parce qu'elle indique le «propter quid».

se tenait-elle à deux niveaux, ce que nous jugerions aujourd'hui comme une discrimination grave, non exempte d'ailleurs de dommages dans la Compagnie. Au degré supérieur, les auditeurs de théologie scolastique suivent, durant quatre ans, l'ordre des questions de la *Somme,* y compris la morale. L'Écriture, l'histoire de l'Église (surtout une apologétique) et le droit canon sont donnés comme cours complémentaires. Au niveau inférieur, les étudiants achèvent la théologie en deux ans (plus tard trois). On les appelle «auditores theologiae moralis»; on entend munir les futurs prêtres, confesseurs et missionnaires, de solides bases de pratique pastorale. Mais, très vite, on estime nécessaire de fournir comme éléments de doctrine un résumé des thèses classiques, en omettant toutefois les controverses, les opinions sans rapport essentiel avec la foi et les questions librement disputées. Un des maîtres en la matière, excellent formateur et pédagogue, fut le P. François-Xavier Schouppe (1823-1904), qui composa un manuel en deux volumes, répandu dans bien des séminaires et qui compta jusqu'à vingt éditions[3]. Les étudiants de cette catégorie étaient donc non seulement auditeurs de morale (pratique), mais aussi, comme on le disait, de théologie abrégée (*abbreviata*) ou résumée (*compendiaria*). Cette répartition des étudiants en deux niveaux, alors communément acceptée, se prolongea malheureusement jusqu'aux années récentes. L'Université elle-même l'a pratiquée lorsqu'elle organisait un «cursus minor», par exemple pour les nombreux étudiants du Séminaire américain. Chez les jésuites, la plupart des externes membres de diverses congrégations religieuses (entre autres les scheutistes, qui furent parfois 90 dans les années d'avant 1914) suivaient aussi ce régime.

Un autre inconvénient se manifeste chez les professeurs. Tout exercice de raisonnement formel recèle un double danger selon les tempéraments. Les intravertis ne cessent jamais de creuser les problèmes, descendant jusqu'aux distinguos les plus raffinés. Des plaintes s'élèvent contre les professeurs qui n'achèvent jamais leur matière; les controverses envahissent l'horaire; on dissèque le molinisme et le probabilisme, thèses jésuites par excellence[4]. Quant aux extravertis, ils procèdent à l'inverse. Ils donnent consciencieusement le

3. Fr-X. SCHOUPPE, *Elementa theologiae dogmaticae a probatis auctoribus collecta et divini verbi ministerio accommodata,* 2 vols, Bruxellis, Goemaere, 1re éd. en 1861.

4. Parmi les «rariora et curiosa» de nos bibliothèques se trouve un livre extraordinaire par sa typographie, le *De Deo uno* du P. L. DE SAN, cité n. 2; le premier volume ne compte pas moins de 780 pages, dont 156 ne comportant que 3 lignes de texte principal, tandis qu'une note courante en petits caractères occupe

status quaestionis, décrivent les *adversarii,* ajustent les fondements de l'argumentation, puis laissent à l'étudiant le soin d'élaborer ces données. De là une seconde plainte, assez souvent formulée, contre les professeurs toujours «en route» pour les ministères pastoraux et qui se contentent de répéter chaque année le même cours; puisque le formalisme est abstrait, nul besoin, en effet, de mettre à jour les données d'un enseignement stéréotypé dès l'origine et centré sur lui-même.

2. *Une tradition souterraine*

Cependant il existe dans la Compagnie une sorte de tradition souterraine, qui donne sa place à l'histoire. Saint Ignace, le premier, écrit dans ses *Exercices*: «Il faut louer la théologie positive et la scolastique[5].» La positive meut le sentiment et fait tendre vers l'amour; la scolastique donne les raisons nécessaires. Ignace avait étudié à Paris de 1528 à 1535. Dix ans auparavant, Érasme sensibilisait ses lecteurs à la méthode nouvelle de prise de contact avec les textes des Pères, soigneusement étudiés dans leur contexte historique. Il éditait sa *Ratio verae theologiae* en 1519. Melchior Cano ne publiera son *De locis theologicis* qu'en 1563, c'est-à-dire après la mort d'Ignace, mais celui-ci avait bien perçu la distinction entre positive et scolastique. Dans la partie des Constitutions qui concerne les études, il prescrit qu'en raison de l'importance d'une Faculté de théologie et pour répondre au but de notre apostolat, il faudra enseigner — et il cite dans l'ordre — la doctrine scolastique et les Saintes Écritures, ainsi que, dans les matières positives, tout ce qui entre dans la ligne du but fixé[6].

D'ailleurs la Compagnie de Jésus jouit d'une bonne renommée dans la positive. On connaît Denys Petau (1593-1652) et, plus proche de nous, le P. Théodore de Régnon (1831-1893). Mais justement, ni Petau ni Régnon n'enseignèrent la scolastique: le premier fut professeur, d'abord de rhétorique, puis de théologie positive au célèbre Collège de Clermont à Paris, tandis que le P. de Régnon enseigna la physique à l'École Sainte-Geneviève, jusqu'au jour où

tout le reste de la page. C'est comme un livre dans un livre, dont le thème est «la pensée de saint Thomas sur les prédéterminations physiques». Le volume fait partie de la série éditée par les Pères de Louvain, lorsque la 24e Congrégation générale (1892) imposa aux professeurs la publication d'un *liber textus* imprimé. La série, qui a ses grands mérites, s'intitule: «Universa theologia scholastica, quam in Collegio Lovaniensi S.I. tradebant L. DE SAN, G. LAHOUSSE et A. VERMEERSCH e S.I.». Les éditeurs sont en commun Pustet, Lethielleux et Beyaert.

5. Ignace DE LOYOLA, *Exercices spirituels,* Paris, Éd. de l'Orante, 1945, n° 363.

6. ID., *Constitutiones,* quarta Pars, cap. XII, 1.

les lois d'exception lui accordèrent providentiellement treize années de tranquillité studieuse pour réaliser enfin le rêve de sa vie.

Au XIX[e] siècle, les professeurs du Collège romain exercèrent aussi une profonde influence dans l'adaptation aux exigences des méthodes historiques: Perrone (1794-1876), un initiateur, Passaglia (qui enseigna de 1845 à 1857, avec l'interruption de son passage à Louvain en 1848) et le Cardinal Franzelin, le véritable rénovateur de la positive à Rome. Au théologat de Louvain on n'ignorait sans doute rien de tout cela. Mais d'énormes difficultés s'opposaient à la mise en pratique. Il convient de s'y attarder quelque peu, si l'on veut porter un jugement équitable sur les anciennes générations. Trois obstacles barraient la route: la difficulté de consultation des textes; — l'absence de méthode critique éprouvée; — la dispersion des disciplines.

Nous qui avons sous la main les textes nécessaires et n'hésitons pas à les photocopier pour notre usage personnel, nous imaginons mal les difficultés que rencontraient nos prédécesseurs pour assimiler la tradition des Pères. Dès 1844, le génial éditeur que fut l'Abbé Migne commençait ses deux *Patrologies* dans les célèbres ateliers de Montrouge; la publication fut menée bon train[7]. Par ailleurs, la bibliothèque de Louvain fut toujours l'objet de soins attentifs. Au début de ce siècle, le P. J. de Ghellinck lui donna une valeur scientifique considérable[8].

Il fallait autrefois passer des heures à la chandelle pour assimiler les textes, en grec et en latin. Rares étaient les étudiants, et même les professeurs, capables d'un tel effort. Lorsque, dans la défense publique du «Grand Acte», on argumente avec de nombreuses données de la Tradition, les *Annales* notent cela comme un fait exceptionnel et digne de mémoire.

Ceux qui avaient le besoin le plus urgent de cerveaux doués pour l'assimilation des textes, c'étaient les Bollandistes; ils venaient à Louvain puiser, presque d'autorité, le sang jeune capable de donner vie à l'œuvre difficile qu'ils poursuivaient. La mise au point de

7. La *Patrologie latine* fut achevée en 1855, la grecque en 1866.

8. Quand en 1948 la section francophone de la Faculté jésuite de théologie s'établit à Eegenhoven-Heverlee, elle put disposer d'unr bibliothèque en voie de reconstitution (en 1940 avait été détruite par fait de guerre la bibliothèque du scolasticat d'Eegenhoven, alors réservé aux études philosophiques). Cette bibliothèque fut déplacée à Namur en 1980 et, dans le cadre du C.D.R.R. (Centre de documentation et de recherche religieuses), mise à la disposition de tous les consultants. Elle conserve avec l'Institut d'Études Théologiques (I.E.T.) de Bruxelles des relations privilégiées.

la critique historique souffrit aussi de ces difficultés d'accès aux textes.

Une des gloires de l'Université de Louvain fut certainement son enseignement de l'histoire, avec les Moeller, Cauchie, Ladeuze et autres. La *Revue d'histoire ecclésiastique* devait, dit le Chanoine Simon, «porter dans le monde entier la stricte méthode des historiens de Louvain»[9].

Vers le même temps enseignait au théologat jésuite le P. Charles De Smedt (1833-1911) qui, durant huit ans, donna les leçons d'histoire ecclésiastique et revint enseigner le dogme en 1874 et 1875. Son traité sur la grâce (demeuré lithographié) offre cette nouveauté que les sources patristiques sont transcrites *in extenso* et composent presque la moitié du cours. En outre, le P. De Smedt donnait de nombreuses retraites et publia *Notre vie surnaturelle* (un livre proche de celui du P. Terrien, *La grâce et la gloire*), qui trahit davantage la rigueur professorale que l'onction mystique; sa sixième édition date de 1937. Enfin le P. De Smedt est le véritable restaurateur de la science bollandienne hagiographique, que, par son génie propre et son intelligence lumineuse, cet autodidacte amena à la maturité en posant les principes de la critique. En 1869, il s'adressait à un plus vaste public par ses articles dans la revue *Les Études religieuses,* nouvellement fondée par les jésuites de Paris. Puis il les réunit en un livre que l'on regarde toujours comme le point de départ de la critique en hagiographie et, tout simplement, en histoire[10]. Le P. De Smedt marchait en plein accord avec Mgr Duchesne — c'est tout dire —, mais il appartient plus aux Bollandistes qu'à la discipline des études positives en théologie.

Redécouvrir les textes, les soumettre à une critique exigeante, tout cela était excellent. Encore fallait-il retrouver, en même temps, la méthode théologique traditionnelle qui, dans une seule foulée, intégrait la *lectio* et la *quaestio.* Saint Ignace demandait, nous l'avons vu, que l'*affectus* donne du cœur à la *definitio* et Pascal assurait que le cœur a aussi ses raisons. Mais ces perspectives restaient lointaines depuis que Galilée et Newton avaient mis à l'honneur la science des nombres. Or le romantisme de la première moitié du XIX[e] siècle ne pouvait apporter de solution. Que ce fût Chateau-

9. Cf. Al. SIMON, «L'Université catholique de Louvain», dans *Un siècle de l'Église catholique en Belgique, 1830-1930,* II, Paris-Bruxelles-Courtrai, J. Vermaut, p. 117.

10. Ch. DE SMEDT, *Principes de la critique historique,* Liège-Paris, Librairie de la société bibliographique belge, 1883.

briand, Montalembert, Viollet-le-Duc ou le traditionalisme philosophique, la méthode n'était pas adéquate: l'histoire exige plus que le rappel d'un âge grandiose et meilleur que le présent. La mémoire du passé, en théologie, est un «mémorial», une actualité dans le présent, comme le surnaturel lui-même à partir du mémorial eucharistique. Il fallait donc découvrir une autre méthode, qui redonnât à la théologie sa dynamique fondamentale.

II. - Théologie positive et théologie spéculative

1. *La percée de la positive*

À travers bien des indices se devinent les tâtonnements des théologiens au XIX[e] siècle dans leur effort pour donner à leur discipline sa dimension d'histoire[11]. Mais les revendications de la positive ne finirent par éveiller un réel écho qu'au tournant de ce siècle. Pas uniquement au scolasticat de Louvain, car il s'agit ici encore d'un fait universel. Le 13 novembre 1901, en effet, Mgr. Mignot, archevêque d'Albi, prononçait à l'Institut catholique de Toulouse son célèbre discours sur la méthode théologique. En file innombrable, les articles se suivent dans les revues. Le mouvement, bien lancé, fait sa percée. Il convient de rendre hommage en passant à cette explosion de travaux positifs, qui donne son brillant à toute une époque. On met alors en chantier les grands dictionnaires encyclopédiques. Des équipes se forment et se chargent de l'édition de textes. Les grandes revues prennent naissance.

Les Pères de Louvain ne sont pas en reste. Le P. Vermeersch inaugure les *Periodica,* dont les premiers numéros sortent presque intégralement de sa plume. C'est l'heure des grandes initiatives du P. de Ghellinck dans le domaine de la patristique. En 1921, en collaboration avec le Professeur Lebon de l'Université et le P.

11. On notera tout d'abord la diversité des langues orientales enseignées au théologat (comme ce fut le cas aussi très tôt à l'Université) en vue de l'histoire comparée des religions, qui commençait à s'imposer à l'époque. Selon les moments, il y eut des cours d'hébreu, de syriaque, de sanscrit et même d'arabe. Mais on constate surtout la «géométrie variable» des cours dits *accessoria,* comprenant le droit canonique et l'histoire de l'Église. Dans un rythme un peu incertain d'expérimentation et de retours en arrière, on les amplifie ou on les restreint; on les impose à tous ou seulement aux étudiants du niveau supérieur de théologie scolastique. Ce va-et-vient, avec les hésitations qu'il dénote, finit par exaspérer le P. Général P. Beckx qui (presque nonagénaire à cette date) les supprima d'un trait de plume en 1882. La Congrégation générale de 1892 s'empressa d'ailleurs de rétablir les cours incriminés, tout en recommandant d'en faire un bon usage.

Martin, du collège des dominicains, il fondait le *Spicilegium sacrum Lovaniense,* dont il garda longtemps le secrétariat. Dans le même temps, après l'intermède douloureux de la guerre 1914-1918, de nouveaux projets se réalisent. Deux revues fixent leur bureau de rédaction au scolasticat, la *Nouvelle Revue théologique,* qui passe aux jésuites belges en 1921 et prend un nouvel essor en élargissant son objet comme aussi le nombre de ses lecteurs, et la *Revue des Communautés religieuses,* fondée par le P. Creusen (en collaboration) dès 1925; elle deviendra *Vie consacrée* en 1966. Une société d'éditions se crée, le *Museum Lessianum,* couvrant un vaste domaine avec la diversité des sections théologique, philosophique, ascétique et mystique, l'histoire et la missiologie. Cet éventail révèle déjà tout un programme. Le *Museum* continue aujourd'hui encore sous la dénomination de «Culture et Vérité».

En ce qui concerne les classes de théologie, une nouveauté importante s'inscrit en 1915 par la constitution d'une première année dite de «fondamentale». Deux professeurs de choix ont été préparés soigneusement, les Pères Paul Claeys-Boúúaert et Pierre Charles. Ce cours sera inauguré au collège Saint-Michel de Bruxelles, car le théologat a dû évacuer Louvain en flammes. La «fondamentale» est alors conçue comme un projet de discipline positive; il s'agit d'établir les preuves historiques concernant l'existence de Jésus-Christ et l'authenticité de son message (*De Legato divino*) d'une part, et l'institution de l'Église avec sa hiérarchie d'autre part. Chez les professeurs de grands travaux se poursuivent: le *Mouvement théologique au XII^e siècle,* du P. de Ghellinck, l'*Histoire de l'Église en Belgique,* du P. de Moreau. Le P. Émile Mersch, qui ne put être professeur, mais séjourna plusieurs années à Louvain, appuie son idée-force du «Corps mystique» sur une partie positive en deux volumes (1936).

Telles sont les principales initiatives individuelles. Mais il faut parler maintenant d'une intention collégiale, qui touche de près le programme d'enseignement. Bien qu'elle n'aboutisse pas de façon définitive, elle est pleine d'intérêt, car elle définit un esprit.

2. *La génération de 1909*

L'équipe des initiateurs de la positive au collège de Louvain fut donc assez remarquable. Parce qu'ils étaient arrivés à une sorte de consensus sur la méthode d'enseignement, nous aimons à les présenter comme une génération typique, que nous proposons de marquer par la date de 1909. Toutefois, dans cette génération un

homme émerge: le P. Arthur Vermeersch (1858-1936), l'aîné de tous. Sans perdre de temps à réfléchir sur la *methodus expositionis,* il se portait à l'action avec son tempérament de fer. D'ailleurs ses livres d'enseignement moral, de discussion canonique ou de combat pour la justice manquaient quelque peu de méthode[12]. En revanche, ses cours allaient droit au but et exigeaient des étudiants un travail intense. Du point de vue pratique néanmoins, ses deux contemporains en morale, les Pères Génicot et Salsmans, moins doués sans doute, ont peut-être aidé davantage les prêtres et confesseurs, tout comme leurs successeurs, les Pères Carpentier pour la morale et Bergh pour le droit canon. Le P. Creusen, ami et successeur du P. Vermeersch à Louvain puis à Rome, a consacré à son digne maître un excellent petit livre plein d'anecdotes savoureuses.

Mais pourquoi mettre en vedette la date de 1909? À ce moment, dans la foulée des recherches entreprises dans toute la Compagnie sur la révision des études, le P. J. De Vos, Provincial de Belgique, avait envoyé un questionnaire à tous les Pères chargés de tâches d'enseignement, dans les collèges secondaires d'humanités comme dans les institutions de formation des jésuites. Les professeurs de Louvain estiment qu'on ne peut tout réduire au raisonnement scolastique par une restriction abusive du donné théologique aux limites d'une méthode formelle; par le fait même, on subordonnerait aussi l'Écriture aux conclusions du «révélé virtuel». Pour le P. Huyghe, professeur d'exégèse, parler des matières positives comme «accessoriae», c'est les réduire à des disciplines de seconde zone; l'idéal pour lui consisterait à mener de front toutes les disciplines. Le P. de Ghellinck demande, lui aussi, une convergence de toutes les matières; il parle de collatéralité, avec compénétration et aide mutuelle ou «interdisciplinarité». Ces observations furent envoyées au P. Général, mais ne reçurent de Rome qu'une réponse négative, non sur l'ensemble, mais en tout cas sur les points essentiels de la collatéralité.

On ne s'appesantira pas ici sur l'amertume et la déception des Pères, qui ne comprenaient pas les raisons de ce rejet[13]. Le P. Géné-

12. Le jugement ne vient pas de nous. C'est le P. Creusen, le meilleur disciple et ami du P. Vermeersch, qui le formule dans son livre, *Le Père Arthur Vermeersch, S.J. L'homme et l'œuvre,* coll. Museum Lessianum, section ascétique et mystique, 45, Paris, DDB, 1947, p. 67-68, 72.

13. Les Pères usent de la plus grande franchise pour répondre au Provincial. Le P. de Ghellinck écrit: «Les observations du P. Général nous font revenir à la situation que l'on a voulu changer ici, il y a cinq ans, et donnent une force prépondérante aux éléments contre lesquels était dirigé le mouvement de réforme et de progrès. Cet essai de rénovation est condamné avec des paroles

ral refusait — qu'il ait bien compris ou non les intentions des Louvanistes — que durant quatre années on touchât un peu à toutes les matières de façon superficielle, danger très réel évidemment. Et il semblerait, si l'on considère aujourd'hui les choses à froid, que les Pères de 1909 n'exposaient peut-être pas assez clairement le principe qui devait unifier tout le programme. Les termes de «parallélisme», «collatéralité», «marcher de pair», n'ont pas un sens évident par eux-mêmes. Cela n'ôte certes rien aux mérites des professeurs, de leur créativité, de leur courage, de leur esprit de collaboration. Mais ce fut dommage que l'on en restât là. Le P. Huyghe se retira sous sa tente après avoir écrit son commentaire sur l'Épître aux Hébreux[14]. Le P. de Ghellinck continuera un peu en solitaire sur sa piste personnelle. À vrai dire, il aurait voulu, consciemment ou non, tout ramener à l'histoire du dogme, ce qui n'est pas à proprement parler l'essence de la théologie. Les deux meilleurs professeurs de la génération suivante, les Pères Dhanis (1902-1978) et Malevez (1900-1973), ayant commencé, un peu par devoir plus que par goût, des recherches médiévales sous l'égide du P. de Ghellinck, s'en écartèrent très vite. Le P. Dhanis avoua un jour avoir échappé volontairement à l'emprise. Le P. Malevez, quant à lui, esprit fin et critique, percevait bien que l'avenir était ailleurs, c'est-à-dire finalement dans la recherche de l'axe fondamental de la théologie[15].

Pour risquer un jugement global sur les années 1910 à 1930, c'est-à-dire jusqu'à la réforme des études ecclésiastiques par la Congrégation des Séminaires en 1931, nous dirions qu'elles furent en quelque sorte de routine. La positive avait réussi malgré tout sa percée. Mais on la considérait toujours comme une branche de spécialistes,

---

désobligeantes... les principes sont diamétralement opposés à ce que nous pensons ici.» Le P. Huyghe: «L'appréciation portée par le P. Général sur nos demandes concernant l'Écriture Sainte et l'histoire ecclésiastique est dure et j'avoue ne pas voir pourquoi le fait de distribuer ces matières sur quatre ans entraîne nécessairement une étude superficielle et faite à la légère» (Archives S.I., Bruxelles).

14. Ch. HUYGHE, *Commentarius in epistolam ad Hebraeos*, Gand, Poelman, 1901. La légende populaire disait que ce livre avait été tellement en avance sur son temps que l'auteur avait acquis le droit de ne plus écrire jusqu'à la fin de ses jours; mais le P. Huyghe enseigna 45 ans à Louvain.

15. Cf. Éd. DHANIS, *Quelques anciennes formules septénaires des sacrements*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique* 26 (1930) 574-608; 27 (1931) 5-26. L. MALEVEZ, *La doctrine de l'image et de la connaissance mystique chez Guillaume de Saint-Thierry*, dans *Recherches de Science religieuse* 22 (1932) 173-205, 257-279. Quelques mois avant sa mort, le P. Malevez écrivait un dernier article (posthume, dans *NRT* 95 [1973] 1057-1089), intitulé *La gloire de la Croix*. Tout en étant très proche par sa formation de la critique transcendantale, il s'était ouvert à tous les mouvements de la théologie contemporaine.

demandant par conséquent une étude à part. Or précisément le coup de génie des Pères de 1909 avait été de penser le contraire. Mais les autorités romaines continuèrent à mettre l'accent sur la scolastique traditionnelle, laquelle couvrait le programme des quatre ans, en distinguant parfois, comme on l'a signalé, une première année de fondamentale plus nourrie de données historiques. Les *realia* de la positive se répartissaient alors de la façon suivante: le droit canon et l'histoire de l'Église pendant les deux premières années du cycle; l'Écriture à la fin — les normes disaient «potius tertio anno». Ce schéma général fut entériné par la Constitution *Deus scientiarum Dominus,* et repris dans la *Ratio studiorum* des jésuites[16]. Il devait encore demeurer ferme presque durant quarante ans, malgré les promesses rénovatrices qui commençaient à se faire jour.

III. - À la recherche d'un nouvel axe de la théologie

Nous voici à la dernière étape. Les choses vont bouger; de grandes vagues se soulèvent avant et après 1940. Un moment creux viendra avec le coup de semonce de l'Encyclique *Humani generis.* Puis, vers les années 1965-1970, de manière beaucoup plus sereine, de nouvelles perspectives se dessineront. Nous noterons donc trois temps.

1. *Avant 1940*

On a donc pris conscience que positive et spéculative ne sont pas deux matières à juxtaposer mais à intégrer l'une à l'autre, et pour cela, il faut un axe sur lequel elles se fixeront afin de travailler selon la même dynamique.

Pour beaucoup, l'époque qui précède 1940 paraît déjà de l'histoire ancienne. Ceux qui l'ont vécue y discernent pourtant nombre d'idées éclairantes, dont on s'aperçoit maintenant qu'elles portent leurs fruits. C'est à ce moment que fut préparé le terrain des renouvellements actuels. Quatre tendances se dessinent, qu'il suffira de rappeler brièvement.

D'abord la mieux connue dans les régions de langue française, celle du P. Marie-Dominique Chenu (né en 1895), qui présente

16. *Constitutio Apostolica de Universitatibus et Facultatibus studiorum ecclesiasticorum: «Deus scientiarum Dominus»,* 24 mai 1931; cf. *AAS* 23 (1931) 241-262. *Ratio studiorum superiorum Societatis Iesu,* dans *Acta Romana S.I.* X (1941): promulgation par le P. Ledochowski le 31 juillet 1941, p. 117-119; texte, p. 151-270.

l'*École du Saulchoir* en 1937. Son idéal est l'actualisation, dans la vie de l'Église, de l'histoire des événements divins. Le P. Chenu remonte à la source originelle, l'initiative divine, gratuite et donc sans «pourquoi» imaginable de la part des hommes. Et la théologie consiste, dira-t-il, à «capter une histoire sainte»[17], non pas, bien entendu, pour en déduire des conclusions déjà refroidies au plan de la raison (le fameux «révélé virtuel»), mais pour en vivre au cœur de l'existence chrétienne et en répercuter la force dans le monde.

Un autre dominicain, un Belge du *Studium* de Louvain, le P. Louis Charlier, s'inspirant du Professeur Draguet, de l'Université, propose son *Essai sur le problème théologique* (1938)[18]. C'est le même effort de principe pour creuser en amont vers les sources de la foi. Il s'agit de les saisir dans la vie présente de l'Église, non pas en donnant des preuves, mais en produisant des témoignages d'actualité.

Chez les théologiens de langue allemande, l'esprit est différent. Dans le milieu issu de Maria-Laach, la perspective, plus monastique, s'inspire de la liturgie. La visée se tourne alors vers l'avant et devient anagogique chez Stolz, Söhngen, Soiron et Casel; pour ce dernier, l'activité principale du théologien doit consister dans l'acte du mystère cultuel[19].

Enfin, à Innsbruck, les jésuites Jungmann, Lackner, Dander, lancent l'idée d'une théologie «kérygmatique», et le P. Hugo Rahner

17. *Position de la théologie,* dans *Rev. Sc. Phil. Théol.* 24 (1935) 232-257; cf. G. ALBERIGO, M.-D. CHENU, E. FOUILLOUX, J.-P. JOSSUA, J. LADRIÈRE, *Une école de théologie: le Saulchoir,* coll. Théologies, Paris, Cerf, 1985; texte du P. Chenu, p. 91-173. Encore qu'il ait eu beaucoup moins de retentissement, il faut situer dans la même ligne l'essai méthodologique où le P. Ém. Mersch traduisait son intuition concernant le Corps mystique. En proposant de revenir à l'idée médiévale que le «sujet» de la théologie est le *Christus totus,* il entendait lui aussi redonner à l'œuvre théologique sa dimension d'unité, axée sur le «révélé» en tant que Personne vivante. Cf. Ém. MERSCH, *Le Christ mystique centre de la théologie comme science,* dans *NRT* 61 (1934) 449-475; ID., *L'objet de la théologie et le «Christus totus»,* dans *Recherches de Science religieuse* 26 (1936) 129-157, en part. 151.

18. L. CHARLIER, *Essai sur le problème théologique,* Thuillies, Ramgal, 1938; cf. R. DRAGUET, *Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui,* dans *La Revue catholique des idées et des faits* n° 46 (1936) 4-7; n° 47 (1936) 13-17.

19. Cf. A. STOLZ, *Charismatische Theologie,* dans *Kath. Gedanke* 11 (1938) 187-196; G. SÖHNGEN, *Die Einheit in der Theologie,* München, Zink, 1952; Th. SOIRON, *Heilige Theologie,* Regensburg, Pustet, 1935; O. CASEL, *Glaube, Gnosis, Mysterium,* Münster, Aschendorff, 1941.

en donne une expression concrète dans quelques livres[20]. Ici la *praedicatio* devient en quelque sorte l'axe principal; la théologie est orientée par l'anagogie missionnaire. Une intention du même genre se percevait, vers les années 1935, à Louvain, dans les recherches de catéchèse du P. Georges Delcuve, qui fonde un «Centre de documentation catéchétique», destiné à devenir plus tard, à Bruxelles, le «Centre international de la formation religieuse», avec la revue *Lumen Vitae*. C'est d'ailleurs par le truchement de cette revue que le P. Jungmann conclura le débat sur la théologie dite «kérygmatique» en 1951[21].

Toutes ces recherches avaient du bon. Toutes visaient à retrouver l'axe véritable de la théologie. Chacune a ses limites et par conséquent prête le flanc à des critiques, qui n'ont pas manqué. Personne aujourd'hui n'y trouverait sans doute entière satisfaction. Les Pères Chenu et Charlier ont subi les foudres de l'Index. Les premiers à mettre en cause le sacro-saint «révélé virtuel», ils ont reçu de plein fouet la réponse musclée de la vieille garde. Par la suite, Rome a manifesté plus de discrétion. D'ailleurs le P. Charlier fut lavé de tout reproche au Concile et, pour les 90 ans du P. Chenu, on vient de rééditer son texte de 1937 devenu introuvable: plus qu'une simple réédition, c'est l'hommage d'un volume collectif avec, entre autres, un article de J. Ladrière sur «Théologie et historicité»[22].

2. *Après 1940*

Le même bouillon de culture fermente chez les jésuites de Lyon, encore que tous n'y résident pas: Bouillard, Daniélou, de Lubac, Fessard, von Balthasar (qui fut jésuite jusqu'en 1950). Avec le recul, on comprend mieux les événements: il est bien inutile de suivre les méandres de la controverse qui se déroule vers 1947. Bien sûr, l'inexpérience juvénile fut cause de maladresses, pour ne pas dire de provocations. Ainsi le P. Bouillard donnait l'impression de reléguer saint Thomas au musée, si est vrai le mot que lui prêtait

20. J.A. JUNGMANN, *Die Frohbotschaft und unsere Glaubensverkündigung*, Regensburg, Pustet, 1936; F. LACKNER, *Das Zentralobjekt der Theologie. Zur Frage der Existenz und Gestalt einer Seelsorgestheologie*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie* 62 (1938) 1-36; H. RAHNER, *Eine Theologie der Verkündigung*, Freiburg, Herder, 1938; *Mysterium Lunae*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie* 63 (1939) 311-349, 428-442; 64 (1940) 121-131; *Antenna Crucis*, *ibid.* 65 (1941) 123-152; 66 (1942) 89-118, 196-227; 67 (1943) 1-21.

21. Cf. J.A. JUNGMANN, *Le problème du message à transmettre ou le problème kérygmatique*, dans *Lumen Vitae* 5 (1950) 271-276.

22. Cf. ci-dessus n. 36.

le P. Labourdette: une théologie qui n'est pas «actuelle» est une théologie fausse. De même, les thomistes de l'ancienne génération n'ont jamais pardonné à Balthasar d'avoir malicieusement cité, hors de contexte, dans la préface de son premier grand ouvrage théologique, *Présence et Pensée* (1942 — l'auteur avait donc 37 ans à l'époque), le mot de Péguy sur saint Thomas: «Un grand docteur, considéré, célébré, consacré, canonisé, enterré.» Mais ne voyons là que de simples péchés de jeunesse!

L'idée de base en tout cas était claire. Avec d'autres mots, peut-être plus suggestifs pour la génération d'aujourd'hui, nous dirions ceci: les Pères de Lyon pensaient que, pour reprendre vie, la théologie doit renouer avec la *lectio* en amont et la *praedicatio* en aval, avec la tradition de l'Écriture et avec l'affrontement qui la rend présente au monde contemporain. On comprend alors comment furent créées les «Sources chrétiennes» et la collection «Théologie». Daniélou débutait en 1941 avec la publication d'un auteur grec cultivé et mystique, Grégoire de Nysse, éveillant ainsi des soupçons, tandis que Balthasar, étudiant pour son compte le même Grégoire de Nysse, écrivait un livre original qui annonçait lointainement tout le programme réalisé plus tard dans *Herrlichkeit* et la *Theodramatik*. Le P. de Lubac, de son côté, reprenait le fil de la tradition, quand il déroulait l'idée de «surnaturel» ou celle de «Corpus mysticum», et s'acheminait ainsi vers un projet plus enveloppant, celui de débrouiller tout l'écheveau de l'herméneutique scripturaire selon la tradition des «quatre sens».

Tout cela n'était pas si clair à l'époque. Aussi ces deux moments, d'avant et d'après guerre, furent-ils assez mouvementés. Que faisait-on à Louvain pendant ce temps?

Reconnaissons d'abord qu'on y vivait un peu en retrait. En effet, sous l'occupation allemande, les échanges de pensée et de culture étaient réduits au minimum. En outre les contraintes des programmes scolaires subsistaient intangibles. Le dialogue était ouvert avec les professeurs, mais ces derniers souffraient d'une stricte interprétation de la *Ratio Studiorum,* promulguée tout justement le 31 juillet 1941.

Les rappels venaient d'ailleurs de très haut. Dans les remous qui préparèrent l'Encyclique *Humani generis,* la Compagnie de Jésus reçut des avertissements du Pape Pie XII lui-même[23]. Pour s'en faire l'écho, le P. John Janssens, Supérieur Général, prit occasion de la division de la Faculté de théologie du *Collegium Lovaniense* en

23. *Allocution à la Congrégation générale des jésuites,* le 17 septembre 1946.

deux sections pour s'adresser à toute la Compagnie à propos des méthodes de théologie et de philosophie[24]. Le P. Janssens avait été professeur et recteur à Louvain. De bon cœur, il disait toute son affection pour ce collège. S'appuyant sur les grands exemples d'autrefois, il commençait par l'éloge des anciens pour admonester ensuite toute la Compagnie en la prémunissant contre les doctrines aberrantes de la «théologie nouvelle». Le danger, dira-t-il, consiste pour les étudiants à se détourner «des définitions précises et claires, ainsi que des démonstrations strictes, estimant que la forme scolastique et syllogistique est périmée et sans valeur».

On ne connut cependant pas en Belgique de «martyrs non sanglants», selon l'expression du Cardinal Parente[25]. Mais dans un climat quelque peu troublé, on vécut des crises et des pertes de vocation pour des motifs intellectuels. Certains ont souffert avec beaucoup de patience et d'humilité. On n'en parlera qu'avec discrétion et un immense respect, car les vivants sont encore parmi nous et Dieu connaît leurs épreuves et leurs mérites.

3. *Orientations nouvelles et aboutissement*

Dans le cadre de notre sujet, deux faits majeurs marquent l'après-concile. En premier lieu l'utilisation — sans précédent jusque-là — de la Bible par le moyen des traductions, telles que la *Bible de Jérusalem* (1955) et la *Traduction œcuménique* (commencée en 1965). En second lieu, le nouvel esprit qui inspire la méthode théologique et lui donne (ou lui redonne) son mouvement réel en l'axant sur l'interprétation de la Parole de Dieu.

Sans doute, l'argument *ex Scriptura* était-il utilisé depuis toujours dans l'élaboration de la preuve scolastique. Sans doute aussi certains livres de la Sainte Écriture ont-ils été étudiés pour eux-mêmes. Le Collège de Louvain a compté de bons exégètes. Au XIX[e] siècle, le P. Joseph Corluy (1834-1896) s'est acquis une grande notoriété, entre autres par son commentaire sur le quatrième évangile[26].

24. *Lettre* du P. J. JANSSENS, le 8 septembre 1948, dans *Acta Romana S.I.* XI (1948) 480-489.

25. Cf. P. PARENTE, *Fede, dottrina della fede e teologia ieri e oggi*, dans *Euntes docete* 20 (1957) 5-14.

26. J. CORLUY, *Commentarius in Evangelium Ioannis*, Gand, Poelman, 1878. Ce commentaire du P. Corluy représente le type d'interprétation solidement étayée par la philologie, avec de nombreuses références non translittérées à l'hébreu et au syriaque. L'auteur cite toutes les interprétations connues d'un verset, en fait la critique et propose la sienne avec argumentation appropriée. Le commentaire se veut théologique en ajoutant des paraphrases interprétatives et des scholia dogmatiques.

Nous avons signalé aussi le P. Huyghe et son *Épître aux Hébreux.* Les professeurs de l'après-modernisme, les Pères Gustave Lambert et Jean Levie, déjà libérés par l'Encyclique *Divino afflante Spiritu* (1943), orientaient les esprits vers une interprétation ouverte des genres littéraires[27]. Malgré tout la Bible demeurait encore un livre étudié à distance de texte, objet d'analyse littéraire et de commentaire paraphrasé. Maintenant on lit la Bible en entrant dans la Bible. Les lieux parallèles annotés dans les marges permettent de circuler désormais dans les Saintes Lettres comme dans un paysage dont chaque carrefour en illumine un autre. La Bible s'explique par elle-même, sans qu'on doive en quitter la demeure. On est en droit de dire: le langage biblique est redevenu la «maison» de l'être théologique. En termes plus simples, voilà qu'il est possible tout à coup de remettre la *lectio* au départ de toute l'expérience du théologien, et, comme disait déjà Léon XIII, repris par le Décret *Optatam totius,* de voir ainsi dans la Sainte Écriture comme l'âme de toute la théologie[28]. Et si la Parole se trouve au départ, la communication missionnaire de cette Parole, la *praedicatio,* suivra dans la résonance qu'en donnera le témoignage fidèle. Nous retrouvons ainsi la ligne directrice de notre exposé.

Or c'est précisément ce rapport de la Parole à l'Esprit qui se manifeste aussi comme élément neuf de la recherche méthodologique de l'après-concile.

Après Vatican II en effet, on a publié un nombre incroyable d'articles et de livres sur la méthode de la théologie et la réforme des études ecclésiastiques. Personnellement, nous avons recensé plus de 40 de ces ouvrages dans la *Nouvelle Revue théologique,* entre les années 1967 et 1972. De cette masse à première vue disparate, émergent très clairement deux tendances. Nous les notions de la manière suivante: la ligne transcendantale et anthropologique d'une part et, d'autre part, la ligne herméneutique selon le rapport de l'événement et du sens[29].

27. J. LEVIE, *L'encyclique sur les études bibliques,* dans *NRT* 68 (1946) 648-670, 766-798; G. LAMBERT, *L'encyclique «Humani generis» et l'Écriture Sainte,* dans *NRT* 73 (1951) 225-243; voir à propos des récits de création dans la Genèse les p. 230 ss.

28. CONCILE OECUMÉNIQUE VATICAN II, *Décret sur la formation des prêtres «Optatam totius»,* n° 16; LÉON XIII, *Providentissimus Deus,* dans *ASS* 1883-1884, p. 283. Il faut noter la variante entre les deux textes: Léon XIII dit que l'usage de l'Écriture doit être «prope anima theologiae»; le *Décret* de Vatican II assure que la Sainte Écriture en elle-même «universae theologiae veluti anima esse debet».

29. Cf. *NRT* 91 (1969) 706. Pour les volumes recensés, *ibid.* 89 (1967) 717-720; 91 (1969) 706-724; 94 (1972) 838-857.

Les jésuites de Louvain, inspirés par le P. Joseph Maréchal qui avait été leur maître à tous, se trouvaient à l'aise dans le transcendantalisme. La génération d'après quarante évoluait cependant vers une anthropologie qui reposait la question du surnaturel, où l'on retrouvait aussi Karl Rahner, celui de *Geist in Welt* et *Hörer des Wortes* (deux livres, on le notera, où il est question d'«esprit» et de «parole»). De là, on ne pouvait manquer de rejoindre les problèmes du sens et de l'interprétation. Un peu de la même manière, P. Ricœur passait de la critique kantienne à la question herméneutique. Or le miracle était de retrouver aussi bien par là les principes de l'interprétation spirituelle de l'Écriture selon la tradition des quatre sens, dont le P. de Lubac avait redonné une vision magistrale[30]. Il n'en fallait pas plus pour que de part et d'autre on se tende la main; la réflexion critique rejoignait la recherche du sens et la reconnaissance du symbole. Cette heureuse rencontre se passa voici exactement vingt ans, dans la dernière génération des francophones d'Egenhoven, qui fut à l'origine des statuts particuliers de la nouvelle école de théologie, lointainement dérivée du *Collegium* de Louvain, mais finalement implantée à Bruxelles.

L'*Institut d'Études théologiques* ne se réclame pas d'une tendance particulière. Il est vrai que les jésuites de Lyon (H. de Lubac) et de Paris (G. Fessard et J. Daniélou) ont pu l'influencer indirectement. Mais d'autres pensées l'ont aussi pénétré, venues des développements de la philosophie allemande de l'être et de l'analogie, par exemple chez E. Przywara et G. Siewerth. Tout cela joua au travers d'un grand brassage d'idées et de bouleversements spirituels. Mais il convenait de proposer un schéma organisateur, ce qui n'alla pas sans peine.

Les professeurs discutaient souvent, en Conseil de Faculté, sur les adaptations souhaitées. On demandait à Rome des aménagements qu'elle concédait au compte-gouttes, en exigeant toujours le respect de la lettre de la Constitution *Scientiarum Dominus.*

Les adaptations demandées allaient en gros dans trois directions: commencer l'Écriture à partir de la première année (sous le couvert de la fondamentale); ouvrir sur des questions contemporaines par des cours «spéciaux» (on se rappellera les mouvements de l'époque: le marxisme et les chrétiens de gauche; la sécularisation et la «mort de Dieu» et, sur le versant œcuménique, l'interprétation existen-

30. Voir la préface de P. RICOEUR à la traduction française de R. BULTMANN, *Jésus. Mythologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1968.

tiale de Bultmann); enfin donner plus de liberté académique, par des options diversifiées et d'autres types de rencontre moins formalisée que les disputes traditionnelles, manifestement à bout de souffle. Mais l'application de remèdes partiels n'assainissait pas l'organisme en profondeur. Par ailleurs, se livraient des combats d'arrière-garde. On n'oublie pas en effet que l'excellent Pape du renouveau, Jean XXIII, avait signé solennellement en 1962, sur l'autel de la Confession de saint Pierre, le document *Veterum sapientia,* imposant le latin dans les cours de séminaires.

Bref on connut des années de va-et-vient, de mouvements divers entre professeurs et étudiants jésuites, comme aussi avec les congrégations religieuses confrontées aux mêmes problèmes. Jusqu'aux jours de 1968 où l'on trancha le nœud du débat. Il se passa alors un événement comparable à celui qui marqua le début de Vatican II: les schémas conciliaires, écrits dans la foulée des grands textes classiques assortis de quelques adaptations mineures, furent balayés dès les premières séances. Tout fut remis à neuf dans des projets élaborés méritoirement selon une pensée et une unité organiques. Toutes proportions modestement gardées, cela se passa de même à la Faculté de théologie d'Egenhoven. Les schémas d'adaptation furent simplement renvoyés aux archives. Et un projet systématique fut mis sur pied avec ses tenants et aboutissants, ses raisons d'être, ses justifications philosophiques, théologiques et spirituelles[31]. L'adhésion romaine — celle de la Curie jésuite et celle de la Congrégation des séminaires — fut acquise par la force de cohésion logique d'un programme complet et structuré, ainsi que par l'évidence de sa conformité avec la tradition ecclésiale.

Conclusion

Thomas d'Aquin, avec quelques-uns de ses élèves, revenait un jour de la grande abbaye bénédictine de Saint-Denis, où il était allé vénérer les reliques des martyrs. Ils arrivaient en vue de Paris, lorsque ses compagnons, saisis par la splendeur de la ville, s'exclamèrent: «Comme c'est beau, Paris! Maître Thomas, cela ne vous dirait rien d'être le prince d'une cité aussi magnifique?» On s'attendait à quelque exhortation pieuse et profonde sur la vanité des choses de ce monde. Mais non! Le saint répondit tout bonnement:

31. Cf. A. CHAPELLE, *Objet et méthode de la théologie,* Bruxelles, I.E.T., 1983-1984.

«Moi, j'aimerais mieux avoir les homélies de Jean Chrysostome sur l'évangile de saint Matthieu.»

Cette réponse accepte deux interprétations: selon la lettre et selon l'esprit. Soit la réflexion d'un érudit maniaque, obsédé par la recherche d'un manuscrit rare; telle est la lettre. Mais Guillaume de Tocco, qui rapporte l'anecdote, ne s'y est pas trompé. Il poursuit jusqu'au bout la pensée de frère Thomas, qui s'explique spirituellement: «Si je devais administrer cette ville, cela m'enlèverait la contemplation des choses divines[32].»

Thomas d'Aquin n'était pas obnubilé par la dernière découverte scientifique. Il cherchait la perle rare, le trésor précieux, le Royaume en son essence pure, la cité eschatologique. Il savait qu'on n'y parvient pas par naissance ou par conquête, comme les seigneurs de ce monde. Il voulait qu'on arrivât à la science suprême, celle qui est en Dieu et chez les bienheureux (*S.Th.* I, q.1, a.2), par une anagogie spirituelle, qui s'origine à l'Écriture et suit le chemin de l'exégèse des Pères. Chaque témoin de cette tradition vaut plus qu'une cité terrestre, plus que Paris!

Il convient donc de suivre saint Thomas d'Aquin, mais non de façon matérielle; ici, de nouveau, seul compte l'esprit. Faut-il être thomiste, thomistique ou thomanien? Nous laissons à d'autres ce débat assez superficiel. Ce qui s'impose — sans quoi l'on manque la théologie — c'est de suivre le mouvement que Thomas nous enseigne au cours d'une simple promenade, lorsque, redescendant sur Paris, il ne perd pas la lumière de la contemplation. Porté par la Bible et par la sainte Tradition, il peut alors affronter la ville, y enseigner, y prêcher, y travailler à la gloire de Dieu[33].

B-1040 Bruxelles Camille DUMONT, S.J.
Boulevard Saint-Michel, 24

Sommaire. — À l'occasion du 150e anniversaire, cette étude retrace l'évolution de l'enseignement théologique dans un scolasticat jésuite, fondé à Louvain en 1838 et dont hérite l'Institut d'Études Théologiques établi à Bruxelles depuis 1972. Une première étape est marquée par la découverte du sens critique de l'histoire; puis, au début du XXe siècle, s'établit un équilibre entre théologie positive et théologie spéculative; enfin, vers les années 1940, naît une recherche qui aboutit aux orientations actuelles: refaire l'unité de la théologie à partir de l'Écriture Sainte.

32. GUILLAUME DE TOCCO, *Vie de saint Thomas d'Aquin, Acta sanctorum martii*, t. I, 1865, p. 671A.
33. *Ibid.*, p. 665D.